

Conférence présentée à l'Université d'Angers le mardi 28 mai à 18h à la MSH en tant que professeure invitée par le laboratoire CERIEC (Centre d'études et de recherche sur imaginaire, écriture et cultures).

## **"Géopoétique, géocritique, écocritique: points communs et divergences"**

La géopoétique, la géocritique et l'écocritique ont été fondées à quelques années d'intervalle, entre la fin des années 80 et le début des années 2000, en France pour les deux premières et aux États-Unis pour la troisième. Elles ont toutes trois en commun le fait de vouloir replacer le lien entre l'homme et la Terre au centre de la réflexion. Géo-centrée – géo en grec signifie la Terre – ou éco-centrée – oikos, la maisonnée en grec, est à la base du concept d'environnement–, elles ont également comme point commun d'accorder une place prépondérante à la littérature. Ces trois mouvements se sont développés de manière indépendante, sans que de véritables liens se tissent jusqu'à présent. En observant les particularités propres à chacun et en tentant d'identifier leurs principales divergences, je tenterai de montrer qu'on peut les concevoir comme complémentaires plutôt que concurrents. Je tiens à souligner d'emblée le fait que cet exposé ne sera pas exhaustif – les recherches en écocritique entre autres étant très nombreuses et très diversifiées. Je cherche avant tout à proposer des pistes de réflexion visant à mieux cerner les aspects principaux des différents mouvements et à les situer les uns par rapport aux autres. Étant donné que je travaille moi-même dans le champ de la géopoétique et que j'étudie principalement la littérature française et francophone, mon regard est forcément teinté par mon expérience et par mes lectures, comme celui de tout chercheur à vrai dire. C'est l'angle à partir duquel j'examinerai les rapports entre géopoétique, géocritique et écocritique. Je rappellerai dans un premier temps les circonstances dans lesquelles ces mouvements ont vu le jour, puis je questionnerai la place de l'interdisciplinarité, élément essentiel pour pouvoir distinguer une approche critique d'un champ de recherches. Ensuite, je montrerai quels sont les types d'espaces, les genres littéraires, les axes de réflexion privilégiés par chacun des mouvements, et je terminerai avec la présentation des grandes lignes de l'approche géopoétique du texte littéraire que j'ai élaborée.

## 1. Rappel sur la fondation de chaque mouvement

La géopoétique est un champ de recherche et de création fondé par Kenneth White, écrivain, voyageur et philosophe d'origine écossaise vivant en France depuis de longues années. Après avoir conçu l'idée de géopoétique dans ses essais<sup>1</sup>, il a mis sur pied l'Institut International de géopoétique en 1989. Six ans plus tard, il a proposé d'archipéliser l'Institut en favorisant la création de groupes de géopoétique. Plusieurs ateliers ou centres de géopoétique se sont ainsi développés un peu partout, en Belgique, en Écosse, en France, en Italie, au Chili, en Suède, au Québec – j'ai moi-même participé à la fondation de l'Atelier québécois de géopoétique, *La Traversée*, que j'ai dirigé pendant huit ans. Le réseau formé par ces ateliers, qui ont chacun leurs propres caractéristiques, constitue l'Archipel de géopoétique. Étant donné la vitalité propre au champ géopoétique, la définition de la géopoétique est en constante évolution. Même si ses soubassements restent stables, de nouveaux concepts se créent, de nouvelles manières de faire et de penser aussi. Née en dehors de l'université, la géopoétique réunit des écrivains, des artistes, des enseignants, des étudiants, des professionnels. Pour parvenir à s'en faire une idée, il est tout aussi important de prendre connaissance de l'œuvre de Kenneth White, des *Cahiers de géopoétique* qui ont été publiés entre 1990 et 2008 et des publications faites dans les Ateliers de géopoétique, comme les collections de l'Atelier du Héron ou les *Carnets de navigation* de *La Traversée*<sup>2</sup>, que d'aller dehors, pour explorer conjointement le monde extérieur et le monde des idées et développer soi-même un rapport sensible et intelligent à la terre.

\*

La géocritique a été fondée quant à elle au tournant des années 2000 dans un contexte universitaire, plus précisément lors d'un colloque en littérature comparée intitulé « La géocritique mode d'emploi », tenu à l'Université de Limoges. Organisé par Bertrand Westphal, il a donné lieu à un ouvrage collectif auquel ont participé notamment Daniel-Henri Pageaux, Juliette Vion-Dury, Jean-Marie Grassin, etc. De l'avis de ce dernier, qui présente la géocritique comme une « science des espaces littéraires » dans le titre même de son avant-propos, « [l]a géocritique est

---

<sup>1</sup> Voir notamment *Le plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994.

<sup>2</sup> Certains articles des Cahiers de géopoétique sont en ligne sur le site de l'Archipel : [www.geopoetique.net](http://www.geopoetique.net), de même que la liste des Collections de l'Atelier du Héron. Les huit premiers numéros des *Carnets de navigation* peuvent être consultés en format pdf sur le site de *La Traversée* : [www.latraversee.uqam.ca](http://www.latraversee.uqam.ca) (onglet Publications).

une manière d’appréhender la littérature, de la concevoir comme un espace imaginaire<sup>3</sup> ». À la fin de son article, il revient sur sa définition en concevant la géocritique « non plus seulement comme science de l’imaginaire de l’espace, mais aussi comme art d’interpréter les espaces imaginaires<sup>4</sup> ». Selon Jean-Marc Moura, la géocritique découle des travaux faits dans le domaine de l’imagologie, où l’on se consacre à l’étude de l’espace du voyageur. La grande différence concerne la question du référent; en effet, l’étude de l’image littéraire d’un lieu occasionne surtout une réflexion sur l’exotisme et l’altérité et hésite à prendre en compte le référent, ainsi qu’il l’explique : « Évacuant le problème du référent, [l’imagologue] travaille selon le postulat d’une imagination productrice (re)créant littéralement l’étranger<sup>5</sup> ». La géocritique trouve une place *a priori* originale car, « à l’inverse de la plupart des approches littéraires de l’espace, elle incline en faveur d’une démarche *géocentrée*, qui place le lieu au centre des débats<sup>6</sup> ». Il faut préciser que c’est l’espace humain qui forme le centre d’intérêt des recherches. C’est surtout Bertrand Westphal qui a développé cette approche critique, d’abord dans un article intitulé « Pour une approche géocritique des textes » :

« N’est-il pas temps, en somme, de songer à articuler la littérature autour de ses relations à l’espace, de promouvoir une géocritique, poétique dont l’objet serait non pas l’examen des représentations de l’espace dans la littérature, mais plutôt celui des interactions entre espaces humains et littérature, et l’un des enjeux majeurs d’une contribution à la détermination/indétermination des identités culturelles. »<sup>7</sup>

Dans son livre *La géocritique. Réel, fiction, espace*<sup>8</sup>, il explore plus à fond la question du référent et le rapport entre espace réel et espace fictif. Retenons pour l’instant qu’il s’agit d’une approche critique en études littéraires ayant pour particularité de proposer une méthode d’analyse des textes centrée sur la question de l’espace humain. Nous verrons plus loin comment se définit l’interdisciplinarité et quels sont les principaux aspects de cette approche.

\*

L’écocritique a pris naissance dans des universités américaines au début des années 90 et s’est développée avec la création de l’Association for the Study of Literature and Environment

---

<sup>3</sup> Jean-Marie Grassin, « Pour une science des espaces littéraires », dans Bertrand Westphal, dir., *La géocritique mode d’emploi*, Limoges, PULIM, coll. « Espaces Humains », n°0, 2000, p. ii.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. xiii.

<sup>5</sup> Jean-Marc Moura, *L’Europe littéraire et l’ailleurs*, Paris, PUF, coll. « Littératures européennes », 1998, p. 45.

<sup>6</sup> Bertrand Westphal, dir., *La géocritique mode d’emploi*, *op. cit.*, p. 185, l’auteur souligne.

<sup>7</sup> Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », article publié dans *La Géocritique mode d’emploi*, *op. cit.*, p. 17. Disponible en ligne sur Vox Poetica : <http://www.vox-poetica.com/sflgc/biblio/gcr.html>

<sup>8</sup> Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, 2007.

(ASLI), qui regroupe plus de 1300 membres dans de nombreux pays, majoritairement dans le monde anglophone. L'ouvrage collectif *The Ecocriticism Reader*, publié en 1996, marque le début d'une série de réflexions sur le rapport entre littérature et environnement<sup>9</sup>. Voici comment Cheryl Glotfelty présente l'écocritique en introduction :

« Qu'est ce que l'écocritique? Dit simplement, l'écocritique est l'étude du rapport entre la littérature et l'environnement naturel. Tout comme la critique féministe examine le langage et la littérature d'une perspective consciente du genre [« gender »], tout comme la critique marxiste apporte une conscience des rapports de classe et des modes de production à sa lecture des textes, l'écocritique amène une approche centrée sur la Terre aux études littéraires. »<sup>10</sup>

Fortement impliqués dans la sphère sociale et politique, surtout au début, les chercheurs considèrent la littérature comme un moyen d'éveiller les consciences, de sensibiliser les lecteurs aux dangers écologiques auxquels est confronté notre monde actuel, mais aussi comme un moyen de « reconnecter l'étude de la littérature avec la Terre (living earth)<sup>11</sup> », de renouer avec la nature, de redécouvrir la beauté des paysages et du monde animal. Comme le rappelle Lawrence Buell, professeur de littérature américaine à Cambridge, dans son ouvrage *The Future of Environmental Criticism*<sup>12</sup>, l'écocritique réunit des critiques universitaires, des artistes, des militants des verts, des éducateurs en environnement<sup>13</sup>. Si, au départ, les actions militantes allaient de concert avec la critique des textes, la deuxième vague s'est montrée plus nuancée, plus soucieuse de l'étude formelle du texte littéraire. Les directeurs du dossier intitulé « Littérature & écologie : vers une écopoétique » paru dans la revue *Écologie & politique*, font d'ailleurs une distinction entre un axe politique et un axe poétique – j'y reviendrai. Étant donné que cette approche critique est restée principalement confinée à l'univers anglophone, il n'y a rien d'étonnant à ce que les chercheurs travaillant dans ce domaine en France soient la plupart du temps des américanistes ou des comparatistes qui s'intéressent à la *nature writing* ou à la question du « wilderness ». Alain Suberchicot a tout d'abord publié un livre intitulé *Littérature américaine et écologie*<sup>14</sup>, dans

---

<sup>9</sup> C. Glotfelty et H. Fromm (dir.), *The Ecocriticism Reader*, Athènes & Londres, University of Georgia Press, 1996.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. xviii. Traduction de Nathalie Blanc, Denis Chartier, Thomas Pughe citée dans leur « Introduction », *Écologie & Politique*, no 36 « Littérature & Écologie : vers une écopoétique », 2008, p. 17-28.

<sup>11</sup> « From the start, calls to 'reconnect the study of literature with the living earth' have focused participants' attention on the connection between academic work and public citizenship and advocacy. »

<sup>12</sup> Lawrence Buell, *The Future of Environmental Criticism. Environmental Crisis and Literary Imagination*, Oxford, Blackwell, 2005.

<sup>13</sup> « The conception of ecocriticism as an alliance of academic critics, artists, environmental educators, and green activists reinforced the penchant within the movement for decrying the metropolitan tendency in literary studies towards high theory ». *Ibid.*, p. 6.

<sup>14</sup> Alain Suberchicot, *Littérature américaine et écologie*, Paris, L'Harmattan, 2002.

lequel Thoreau, l'un des auteurs les plus étudiés en écocritique, occupe une place centrale, avant de développer dans son dernier ouvrage, *Littérature et environnement*, une écocritique comparée à partir de l'étude de textes américains, français et chinois<sup>15</sup>. D'autres chercheurs tentent de développer une écocritique ou une éco-poétique francophone en se basant plutôt sur une tradition philosophique française, à partir de la pensée de Michel Serres notamment<sup>16</sup>.

## 2. Approche ou champ ? Interdisciplinarité ou transdisciplinarité?

Étant donné que le fondateur du mouvement géopoétique est un poète, certains ont un peu trop rapidement associé le terme de « poétique » à sa démarche d'écriture, à une posture de création. En traduisant géo par « terre » et poétique par « poésie », ils ont vu la géopoétique comme une « poésie de la terre », ce qu'elle peut être effectivement dans certains cas mais on ne peut absolument pas la réduire à cela. Il importe donc de clarifier les choses. Le suffixe « poétique » ne renvoie pas à la poésie, même si cette dernière occupe une place privilégiée dans ce champ, pas plus qu'à une démarche d'écriture spécifique, propre à Kenneth White, que d'autres s'efforceraient de suivre. Le terme « poétique » doit être entendu dans un sens assez large, proche de celui qu'Aristote lui donnait en parlant d'« intelligence poétique » (*noûs poiêtikos*) ; il désigne « une dynamique fondamentale de la pensée<sup>17</sup> » mettant à profit toutes les ressources physiques et mentales dont dispose l'être humain – les sensations corporelles, la sensibilité, la réflexion critique –, autrement dit une poétique qui « [synthétise] toutes les forces du corps et de l'esprit<sup>18</sup> ». Il s'agit de percevoir la beauté du monde, de comprendre les infimes modifications de son environnement naturel ou urbain, mais aussi de créer, de composer avec des idées, des mots, des images, toutes sortes de matériaux : « C'est aussi une manière de "composer" (organiser, mettre en forme) qui est la force de l'esprit humain à ses grands moments, là où il

---

<sup>15</sup> Alain Suberchicot, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion, coll. « Unichamp-Essentiel », 2012.

<sup>16</sup> Voir notamment les articles de Stéphanie Posthumus : « État des lieux de la pensée écocritique française », *Ecozon@*, vol. 1, no 1, 2010, p. 148-154 ; « Vers une écocritique française : le contrat naturel de Michel Serres », *Mosaic : a journal for the study of interdisciplinarity study of literature*, vol. 44, no 2, juin 2011, p. 85-100.

<sup>17</sup> <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>

<sup>18</sup> « Que faut-il entendre par poétique ? »

[www.geopoetique.net/archipel\\_fr/institut/introgeopoetique/textes\\_fond\\_geopoetiques2.html](http://www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques2.html)

entre, avec toutes ses facultés de perception et de compréhension, dans un large espace-temps.<sup>19</sup>» Plus le rapport au monde gagne en intensité, plus les ressources augmentent, plus la « composition » gagne en vivacité. La géopoétique n'exclut *a priori* aucun mode d'expression, la dynamique de la pensée pouvant se déployer sous toutes les formes, que ce soit l'écriture, le dessin, la sculpture, la peinture, la photographie, l'installation in situ, l'aménagement de sentiers, de jardins, la musique, la création d'œuvres d'art comme celles de Dominique Rousseau (ici présent, avec qui nous ferons demain une balade géopoétique) qui fabrique des papiers à partir de fibres végétales et d'empreintes d'écorces, de corail, de coquillages, de sable, de pigments, etc. Chacun possède une façon unique de comprendre et d'exprimer son rapport au monde, ses paysages fondateurs, les recherches faites en chemin, les lectures et les rencontres marquantes, etc. De l'alliance entre « géo » et « poétique », devrait surgir un monde à habiter :

« Un monde, c'est ce qui émerge du rapport entre l'être humain et la terre. Si ce rapport est riche, sensible, intelligent, fertile, nous avons un monde au sens plein du terme, un espace agréable à vivre; si, par contre, ce rapport est inepte, insensible, pour ne pas dire brutal et exploiteur, nous n'avons plus qu'un monde stérile et vide, un monde immonde.<sup>20</sup> »

Monde, espace, champ : à ces métaphores spatiales si bien ancrées dans la langue, s'en ajoute une autre, celle de « territoire ». La géopoétique cherche à construire un nouveau territoire<sup>21</sup>, un espace dans lequel chacun peut respirer à pleins poumons, « agrandir » son être, nouer des rapports harmonieux avec les autres sur la base d'une appartenance commune et d'un travail mené en commun, un vaste champ de recherche et de création dans lequel se croisent les sciences, les arts et la littérature, autrement dit un champ transdisciplinaire. La recherche et la création s'avèrent être deux volets inséparables pour cheminer toujours plus loin dans la compréhension du monde dans lequel nous vivons.

Il ne s'agit pas seulement de faire s'entrecroiser les perspectives géographiques, scientifiques, littéraires, philosophiques et artistiques, mais bien de créer un lieu de rencontre

---

<sup>19</sup> Kenneth White, « Lettre au Centre International de Recherches et Études Transdisciplinaires », *Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires*, n° 2 - Juin 1994,

<http://basarab.nicolescu.perso.sfr.fr/ciret/bulletin/b2c3.htm>

<sup>20</sup> K. White, « Considérations premières, À propos de culture ».

[www.geopoetique.net/archipel\\_fr/institut/introgeopoetique/textes\\_fond\\_geopoetiques2.html](http://www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques2.html)

<sup>21</sup> Voir à ce sujet le collectif intitulé *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace* (Montréal, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », 2008) dirigé par Rachel Bouvet et Kenneth White.

situé au-delà de ces disciplines. Dans son manifeste sur *La transdisciplinarité*, Basarab Nicolescu explique que celle-ci « concerne, comme le préfixe *trans* l'indique, ce qui *est* à la fois *entre* les disciplines, *à travers* les différentes disciplines et *au-delà* de toute discipline.<sup>22</sup> » À première vue, les bases sur lesquelles s'est édifié le Centre international de Recherches et d'Études Transdisciplinaires semblent recouper certaines propositions de la géopoétique, mais il faut bien voir que c'est à partir du domaine des sciences pures que s'est développée la « vision transdisciplinaire » du CIRET. Le fait que son fondateur, Nicolescu, est un physicien, n'y est sans doute pas étranger. Le mouvement transdisciplinaire initié par la géopoétique vise quant à lui un « champ de convergence potentiel surgi de la science, de la philosophie et de la poésie<sup>23</sup> ». Kenneth White a invité autant des scientifiques que des philosophes, des artistes ou des littéraires à travailler de concert avec lui. D'ailleurs, comme le fait remarquer Michèle Duclos dans un article sur « Les chemins transdisciplinaires de la géopoétique », les articles publiés dans les *Cahiers de géopoétique* sont liés davantage aux « sciences de la terre (exploration du globe, géographie, ethnographie)<sup>24</sup> » qu'à la littérature. La géographie en particulier occupe une place déterminante, et j'aimerais indiquer ici quelques pistes de réflexion sur les rapports entre littérature et géographie que je reprendrai plus loin, simplement pour montrer comment le fait de cheminer entre les disciplines peut nous permettre d'aller au-delà des disciplines, dans un espace ouvert, transdisciplinaire.

Je prendrai pour exemple trois objets d'étude qui m'ont particulièrement interpellée au cours des dernières années : le récit de voyage, un genre à la frontière du littéraire et du géographique, étudié dans les deux disciplines ; la carte, medium privilégié en géographie, qui entretient avec le texte littéraire toutes sortes de rapports, historiques et sémiotiques ; le paysage, un objet d'étude multidisciplinaire, très important en géographie, de même qu'en histoire de l'art, et n'ayant été abordé par les études littéraires que très récemment. [Je rappelle en passant que deux colloques sur la question du paysage ont eu lieu ici même, à Angers : le premier en 2003, « L'inspiration géographique en littérature », organisé par Arlette Bouloumié et Isabelle Trivisani et concernant uniquement des littéraires — ; le second en 2008, « Paysage et politique : le regard

---

<sup>22</sup> Basarab Nicolescu, *La transdisciplinarité*, Monaco, Éd. du Rocher, 1996.

<sup>23</sup> Kenneth White, *Le plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, p. 27.

<sup>24</sup> Michèle Duclos, « Les chemins transdisciplinaires de la géopoétique », dans Laurent Margantin, dir., *Kenneth White et la géopoétique*, Paris, L'Harmattan, coll. L'ouverture philosophique, 2006, p. 196.

de l'artiste », organisé également par Isabelle Trivisani, auquel participaient des géographes notamment].

À force de cheminer entre les disciplines, vient un moment où l'on ne se contente plus d'explorer des objets d'étude situés à la lisière, on se met à réfléchir aussi à la formation propre à chacune des disciplines : si les étudiants en géographie passent un certain nombre d'heures en salle de cours comme leurs confrères et consœurs en études littéraires, il n'en demeure pas moins que c'est grâce aux stages sur le terrain qu'ils acquièrent un « regard géographique<sup>25</sup> ». C'est à force d'arpenter les rivages et les villages, les contrées et les fleuves, les villes et les arrière-pays, à force d'écouter les gens parler de leur milieu de vie qu'ils parviennent à développer une connaissance très fine du terrain qu'ils étudient. Autant en géographie physique qu'en géographie humaine ou culturelle, il importe d'aller dehors, de se trouver un « terrain » de prédilection. En littérature, cela ne va pas de soi, autant sur le plan pédagogique que sur le plan théorique – on a longtemps considéré l'espace littéraire comme un espace clos sur lui-même, totalement détaché de l'espace réel. C'est relativement plus aisé du côté de la création étant donné que l'on peut s'appuyer sur un ensemble de textes d'écrivains-flâneurs ou marcheurs qui constituent un bagage de références à l'intérieur du champ littéraire. Emmener les étudiants déambuler dans les ruelles ou dans les quartiers de Montréal comme le fait mon collègue André Carpentier permet de stimuler par la suite l'écriture de fragments, de poésie<sup>26</sup>. Cela dit, la dimension transdisciplinaire n'y est pas toujours présente, l'attention étant plutôt portée sur la saisie du quotidien<sup>27</sup>. À partir du moment où l'on cherche à allier l'analyse de textes et l'excursion sur le terrain, les difficultés augmentent. Comment faire comprendre aux étudiants que la promenade au bord du fleuve n'est pas un divertissement, mais un travail, dont le but est d'apprendre à « voir » le monde autrement, pour développer par la suite une manière de « lire » les textes autrement ? Quelques heures passées en compagnie d'un géographe ne suffisent pas pour acquérir les savoirs et l'expérience du terrain nécessaires. Il faut ensuite élaborer des méthodes pédagogiques inédites. Nous avons

---

<sup>25</sup> Éric Waddell, « L'œil géographique devant le regard du fleuve », dans Jean Morisset et Éric Waddell, dir., *Au rythme des vents et des marées*, Montréal, La Traversée-Atelier québécois de géopoétique, coll. « Carnet de navigation », no 1, 2005. <http://www.calameo.com/read/00011279073ee2194f06c>

<sup>26</sup> D'autres s'appuient sur les expériences des situationnistes. Voir à ce sujet l'ouvrage de Merlin Coverley, *Psychogéographie! Poétique de l'exploration urbaine*, trad. André-François Ruaud, Lyon, Les moutons électriques éditeur, 2011 [2006].

<sup>27</sup> Voir l'article d'André Carpentier, « Être auprès des choses. L'écrivain flâneur tel qu'engagé dans la quotidienneté », *Paragraphe*, no 28, 2009, p. 17-42 ; « Flâner, observer, écrire », dans R. Bouvet et K. White, *Le nouveau territoire*, op. cit., p. 105-126.

mis sur pied, à *La Traversée*, une série d'ateliers nomades, l'équivalent de stages sur le terrain de 3-4 jours réunissant des membres d'horizons divers et permettant des échanges à la fois sur le plan de la recherche et de la création ; c'est sûrement la formule idéale pour la formation à la géopoétique [j'en dirai davantage demain, avant de commencer notre balade géopoétique à Bouchemaine], mais malheureusement cela ne peut pas se faire dans le cadre d'un cours, ni être intégré dans le cheminement académique ordinaire. Seuls quelques étudiants de 2<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> cycles y participent<sup>28</sup>.

\*

L'écocritique favorise également l'interaction entre recherche et création, si l'on en croit les échanges ayant eu lieu lors des rencontres de l'ASLI entre des chercheurs et des auteurs se situant dans la mouvance de la « nature writing » ou de « l'imagination environnementale ». Par ailleurs, l'interdisciplinarité est inhérente à la démarche écocritique, puisque l'étude de la littérature amène les chercheurs à explorer les sciences de l'environnement et la pensée écologique: certains professeurs de lettres donnent même des cours dans des programmes d'études interdisciplinaires, dédiés à l'environnement. Toutefois, la géographie en tant que discipline semble peu présente. Sur le plan de la formation, Buell évoque certaines expériences pédagogiques dans lesquelles les étudiants vont sur le terrain, mais c'est surtout pour leur faire apprécier la nature et les sensibiliser aux effets néfastes de la pollution.

En ce qui concerne la géocritique, la dimension interdisciplinaire est beaucoup moins importante que dans les deux autres mouvements. Il s'agit d'abord et avant tout d'une approche littéraire, d'une nouvelle critique, d'une nouvelle manière d'interpréter le texte littéraire. S'il est question de géographie culturelle par moments, l'inspiration reste toutefois assez faible. L'analyse du texte ouvre sur d'autres horizons grâce à l'intertextualité surtout, dans la mesure où l'on fait appel aux archives historiques par exemple, ou encore au cinéma, à l'architecture, des disciplines assez proches de la littérature. Quant aux rapports entre recherche et création, on peut évoquer l'expérience menée au Québec par Christiane Lahaie, qui se réclame de la géocritique<sup>29</sup>. Elle a demandé à des écrivains d'écrire des nouvelles à partir d'une contrainte liée aux lieux (écrire sur le Pont Jacques-Cartier à Montréal, sur leur chambre d'enfant, sur une clairière dans

---

<sup>28</sup> Pour en savoir plus, voir l'article que j'ai écrit à ce sujet et qui se trouve sur le site de *La Traversée* (onglet Ateliers nomades).

<sup>29</sup> Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs*, Québec, L'Instant même, 2009.

une forêt dense). Après quoi, elle a étudié ces textes parallèlement à d'autres textes des mêmes auteurs, à partir d'une grille d'analyse des figures spatiales importantes et d'entrevues avec les écrivains. L'accent est donc mis sur la poétique propre à chaque écrivain plutôt que sur la représentation multifocalisée d'un lieu, ainsi que le suggère Westphal dans sa présentation de la géocritique.

### 3. Espaces, genres, axes de réflexion privilégiés

La géocritique s'est en effet tournée dès le début vers l'étude des espaces humains ayant suscité le plus grand nombre de représentations, à savoir les villes. C'est d'ailleurs avec une réflexion sur la reconstruction des villes après la seconde guerre mondiale suivie de la reconfiguration des villes dans l'imaginaire après la décolonisation que Westphal commence son article «Pour une géocritique... ». Parmi les cas analysés se trouve la ville de Paris chez Calvino, Eco et Pérec. Selon Westphal, « la géocritique est pertinente à chaque fois qu'une approche géocentrée et multifocalisée est pensable. Cela implique que certaines entités thématologiques dépourvues de référent toponymique explicite puissent entrer dans le champ de compétence du géocriticien : le désert, l'archipel, etc. De telles analyses seraient nécessairement abstraites et prendraient une tournure plus générale.<sup>30</sup> ». Le choix de l'espace habité comme seul objet d'étude a pour effet d'exclure les espaces étant peu voire pas du tout peuplés, comme le désert, l'océan, la forêt, le Grand Nord, etc. Quant au genre privilégié, on s'aperçoit en regardant les études menées en géocritique, que le roman occupe une place de choix, de même que le récit de voyage, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on se rappelle les liens établis dès le début entre la géocritique et l'imagologie. La nouvelle, comme on l'a vu, y est également étudiée.

La méthode élaborée par Westphal pour analyser la représentation de l'espace et les rapports entre le réel et la fiction comprend quatre points cardinaux: la multifocalisation, la polysensorialité, la stratigraphie et l'intertextualité.

La multifocalisation consiste à confronter les différents points de vue : alors que l'imagologie étudiait uniquement le point de vue exogène, la vision de l'extérieur, celui d'un

---

<sup>30</sup> Westphale, *La géocritique. Réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 194.

écrivain-voyageur par exemple, la géocritique juxtapose celui-ci au point de vue endogène, celui de la vision autochtone (ex. Angers pour un natif de la ville) et le point de vue allogène, à mi-chemin entre les deux, provenant de ceux qui se sont installés dans un endroit qui au départ ne leur était pas familier (ex. Angers pour les néo-Angevins). « En empruntant un point de vue géocritique, on opte en faveur d'un point de vue pluriel, qui se situe à la croisée de représentations distinctes.<sup>31</sup> » Il semble donc a priori impossible de mener l'analyse d'un texte seul : la démarche géocritique consiste plutôt à placer côte à côte différents textes ayant une même ville pour cadre, Angers par exemple, à composer un corpus de manière à observer une multifocalisation. Le deuxième axe, la polysensorialité, conduit à l'examen des perceptions représentées dans le texte et vise à aller au-delà de la dimension visuelle, qui forme souvent l'unique foyer de l'attention : « La polysensorialité est propre à l'ensemble des espaces humains ; il appartient au géocriticien de jeter un regard neuf, de prêter une oreille attentive et d'être à l'écoute des vibrations sensorielles du texte et des autres supports de la représentation.<sup>32</sup> » Le troisième axe, la stratigraphie, occasionne un examen des strates archéologiques et historiques propres au lieu étudié, une investigation concernant les différentes couches temporelles successives ou simultanées dans l'élaboration d'un lieu, voire une enquête sur les différentes conceptions du temps élaborées par les communautés culturelles. Enfin, le dernier axe, l'intertextualité, soulève la question du stéréotype. Au lieu de s'arrêter à quelques images figées d'un espace donné, il est proposé de passer au crible conjointement plusieurs formes d'art mimétique dans une même étude de représentation spatiale, telles que le cinéma, la photographie, la peinture, les images de synthèse, etc.

\*

C'est sans doute en écocritique que la question du genre est déterminante. En effet, même si certains chercheurs remettent en cause le caractère central du *nature writing*, il n'en demeure pas moins que ce dernier est au cœur de ce mouvement depuis le début. Cette tradition issue de Thoreau regroupe des écrivains comme John Muir, Rick Bass, Barry Lopez, Anne Dillard, etc. Une tradition qui s'oppose en quelque sorte au « travel writing », qui n'est pas étudié dans ce cadre. Les « écrits de la nature » font partie de ce que l'on nomme « la littérature environnementale », que Alain Suberchicot définit ainsi : « La littérature environnementale, pour

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 199.

le témoin qui écrit, quelle que soit la forme de l'écriture, plus ou moins autobiographique, plus ou moins sensible à ce qui pré-existe au littéraire, et dans lequel la littérature puise, est toujours une littérature de résistance<sup>33</sup> ». Littérature environnementale, littérature de l'environnement, littérature à vocation environnementale, imagination environnementale : tels sont les termes utilisés par Suberchicot pour désigner ce genre très présent aux États-Unis mais qui n'a pas vraiment de contrepartie en France. C'est d'ailleurs l'un des points faibles de son essai : dans sa tentative de développer une écocritique comparée, il tente de mettre en parallèle des auteurs américains appartenant à une mouvance bien précise et des auteurs chinois et français, comme Duras, Segalen et Le Clézio, sans approfondir la question du genre, sans justifier le choix des textes. Pourquoi comparer, par exemple, le « nature writing » avec un récit de voyage de Segalen, sans se demander pourquoi le récit de voyage est absent de la « littérature environnementale »?

Nathalie Blanc, Thomas Puyghe et Denis Chartier distinguent quant à eux deux axes dans le mouvement écocritique : un axe politique et un axe poétique. Le premier est représenté entre autres par Lawrence Buell, qui définit ainsi les quatre éléments clés constituant le « texte environnemental » : 1) l'environnement non humain est évoqué comme acteur à part entière et non seulement comme cadre de l'expérience humaine ; 2) les préoccupations environnementales se rangent légitimement à côté des préoccupations humaines; 3) la responsabilité environnementale fait partie de l'orientation éthique du texte; 4) le texte suggère l'idée de la nature comme processus et non pas seulement comme cadre fixe de l'activité humaine.<sup>34</sup> » Dans cette approche où la dimension idéologique, politique, du texte est à l'avant-plan, les thèmes privilégiés vont du rapport de l'homme à la nature aux dangers de la pollution, en passant par le wilderness et la crise environnementale.

Pour d'autres, comme Jonathan Bate, c'est la dimension poétique qui est au cœur de la réflexion :

« Il se pourrait que la poïesis, au sens de la composition des vers, constitue le chemin le plus direct de retour à l'oïkos, au lieu de repos, qui se présente au langage, parce que la structure rythmique du vers lui-même – une musique tranquille mais persistante, un cycle récurrent, un battement de cœur – est une réponse aux propres rythmes de la nature, un écho au propre chant de la terre<sup>35</sup>. »

---

<sup>33</sup> Alain Suberchicot, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion, Unichamp-Essentiel, 2012, p. 61.

<sup>34</sup> Traduit par Nathalie Blanc, Denis Chartier, Thomas Puyghe, « Introduction », *loc. cit.*, p. 3.

<sup>35</sup> J. Bate, *The song of the Earth*, Harvard Univ. Press, Cambridge, 2000, p. 79.

Certains parlent d'écopoétique pour différencier cette deuxième vague de chercheurs en écocritique, car ils tentent de mettre de l'avant la dimension littéraire du texte, parfois oubliée au profit de sa dimension politique. C'est cette tendance que semble suivre l'écocritique française, tournée davantage vers la pensée écologique élaborée par des philosophes tels que Michel Serres, Bruno Latour, Gilles Deleuze et Félix Guattari, que vers les sciences de l'environnement. Au Québec, Stéphanie Posthumus travaille sur la notion de « personnage environnemental » afin de redonner au sujet une place dans l'approche écocritique et de pouvoir du même coup analyser un plus grand nombre de textes, n'appartenant pas forcément à la littérature environnementale<sup>36</sup>.

\*

En géopoétique, les espaces privilégiés au départ ont été ceux des marges et des espaces naturels: il suffit de penser à l'importance du rivage, de la forêt ou de la montagne dans la pensée de Kenneth White. Les espaces urbains ont également fait l'objet de réflexions, notamment chez Jean-Paul Loubes, professeur en architecture à Bordeaux, et Bertrand Lévy, professeur de géographie à Genève<sup>37</sup>; ils sont arpentés par un certain nombre de géopoéticiens flâneurs, mais la géopoétique urbaine suscite encore bien des questionnements. Nous aurons l'occasion d'explorer plus à fond ce sujet bientôt puisqu'un colloque sur la ville et la géopoétique est actuellement en préparation. Les genres privilégiés jusqu'ici en géopoétique ont été la poésie, le récit de voyage, le fragment, l'essai. On remarque également que White se réfère souvent aux écrits de la nature (nature writing), sans nommer le genre toutefois, puisqu'il s'est longuement intéressé à Thoreau, Whitman, John Muir, pour ne citer que ceux-là. En revanche, le roman – la fiction en général – n'a été que très peu étudié jusqu'à présent.

\*

À la fois en ce qui concerne les genres et les espaces abordés, on peut dire que la géopoétique et la géocritique sont aux antipodes l'une de l'autre. En revanche, les liens entre la géopoétique et l'écopoétique semblent plus faciles à établir puisque la préoccupation écologique

---

<sup>36</sup> C'est cette notion qu'elle a présentée lors de la journée d'étude sur « La pensée écologique et la littérature » (Université Concordia, 16 mai 2013).

<sup>37</sup> Voir en particulier le numéro 2 de la revue *Le goéland*, consacré aux villes et dirigé par Jean-Paul Loubes ; voir aussi l'ouvrage collectif dirigé par Bertrand Lévy, *Voyage en ville d'Europe*, Genève, Métropolis, 2004 et le numéro le plus récent de la revue *Le Globe*, du département de géographie de l'Université de Genève (2012) intitulé « Ville et littérature. »

n'est pas étrangère à la géopoétique. Certains propos de White ont d'ailleurs donné lieu à certaines méprises, comme on le constate dans *La géocritique mode d'emploi*, où la géopoétique est présentée avant tout comme un mouvement écologique. Cela dit, il importe d'insister sur le fait que le rôle de l'artiste ou de l'écrivain comme éveilleur de conscience ne forme que l'un des aspects de ce champ de recherche et de création. Malgré les parentés entre l'écocritique et la géopoétique, sur le plan littéraire et philosophique notamment, les divergences restent assez nombreuses. Plus important encore, la géopoétique constitue un champ et non une approche critique, comme le sont à la fois l'écocritique et la géocritique. Ce qui n'empêche pas l'apparition d'une approche géopoétique au sein de ce vaste champ, naturellement, mais encore une fois, on ne saurait le réduire à cela. Je vais donc donner maintenant un aperçu de la manière dont je conçois l'approche géopoétique du texte littéraire (j'ai déjà publié un article sur l'approche géopoétique du récit de voyage, dont je vais me servir pour élargir la réflexion<sup>38</sup>).

#### **4. Vers une approche géopoétique du texte littéraire**

Largement inspirée des rapports entre littérature et géographie, notamment en ce qui a trait aux réflexions sur le paysage, le lieu, l'oekoumène, l'approche géopoétique s'inscrit délibérément à la croisée des disciplines. Elle s'efforce de saisir le texte littéraire dans sa singularité, en convoquant des savoirs spécifiques : la géographie humaine et physique, la cartographie, la géologie, la botanique, les théories littéraires de la narration, de la description, de la lecture, etc.

La réflexion porte aussi bien sur le processus d'écriture, qui configure l'espace, que sur le processus de lecture, au cours duquel s'opère une certaine refiguration spatiale. Chacun possède une perception singulière de son environnement, une manière singulière d'habiter l'espace, déterminée à la fois socialement, culturellement, esthétiquement, voire dans certains cas poétiquement. Si les membres d'une même société partagent des connaissances géographiques de base, acquises grâce au système scolaire ou grâce aux traditions familiales, le rapport à l'espace évolue en fonction des pérégrinations à travers un quartier ou à travers le monde. Chacun a une perception de l'espace colorée par ses propres expériences, une préfiguration mentale qui précède le geste même d'écrire ou de lire un récit. Ce qui revient à dire que la dimension

---

<sup>38</sup> Rachel Bouvet et Myriam Marcil-Bergeron, « Pour une approche géopoétique du récit de voyage », *Arborescences* (revue en ligne du département d'études françaises de l'U. de Toronto), no 3, à paraître en mai 2013.

phénoménologique propre à l'espace vécu est aussi importante que la dimension sociale et culturelle. Ce qui caractérise l'approche géopoétique, c'est le fait que la lecture occasionne un plaisir dans lequel l'appel du dehors se fait de plus en plus pressant, allant jusqu'à faire vibrer les liens qui nous unissent au monde, à intensifier et aiguïser notre perception du réel.

Quand j'ai découvert la géopoétique, j'étais en train d'écrire un livre sur le désert dans la littérature, et j'ai été frappée par les similarités entre les principes gouvernant l'imaginaire du désert et ceux qui sous-tendent la géopoétique. J'avais alors identifié quatre principes importants : le dehors, le mouvement, le dépouillement, la marge<sup>39</sup>.

Le dehors constitue un principe important en géopoétique : avant de se mettre à écrire, à composer, à lire, il faut explorer le monde dans toute sa diversité, les espaces naturels comme les espaces urbains, apprendre à goûter et à déguster le Divers, pour reprendre un terme cher à Victor Segalen<sup>40</sup>. La géopoétique place au premier plan de ses préoccupations l'exploration physique des lieux, *in situ*, l'interaction concrète avec l'environnement, la perception intime des paysages, le cheminement singulier d'un individu immergé dans le monde. Entrer en contact avec le dehors implique d'adopter une démarche particulière, où l'on tente de se débarrasser des filtres qui déterminent la manière habituelle de voir les choses, de décentrer le regard, ou l'ouïe, ou le toucher, afin de laisser le monde venir à soi. Le principe du dépouillement, de la remise en question, de la critique radicale va de pair avec l'ouverture sur le dehors: c'est en laissant de côté les automatismes coutumiers et en aiguïnant les sens que l'on peut saisir le Divers. Quant au mouvement, plusieurs ont déjà mis en évidence l'importance de la marche pour le déploiement de la pensée - le mouvement s'avère essentiel aussi bien pour le corps que pour l'esprit, d'où la prédominance des marches, excursions, randonnées, traversées, voire escalades dans les activités organisées par les ateliers de géopoétique. En privilégiant le mouvement, le dehors, la critique radicale, les géopoéticiens se situent volontairement en marge : c'est grâce à ce retrait, à cette distance prise par rapport à la posture familière, par rapport aux systèmes de pensée dominants dans une société donnée, qu'une nouvelle expérience sensible peut être vécue, que de nouvelles avenues de création et de recherche peuvent être explorées.

Comment faire, maintenant, pour mener une analyse de texte? Ces quatre principes généraux restent un peu trop abstraits pour être appliqués à l'interprétation d'un texte sans

---

<sup>39</sup> Voir la conclusion de mon essai *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ éditeur, 2006.

<sup>40</sup> Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Montpellier, Fata Morgana, 1978.

rapport avec l'espace désertique. Je propose donc de déplier l'espace littéraire une dimension à la fois, comme je l'ai fait ailleurs pour le roman, à partir d'une démarche heuristique empruntée aux mathématiques et qui distingue les catégories géométriques du point, de la ligne, de la surface et du volume<sup>41</sup>.

### **La première dimension : le point d'ancrage du paysage**

Le plus petit élément spatial, le point, se retrouve de manière subreptice dans le point d'ancrage à partir duquel se forme le paysage littéraire. Certes, le cadre est important, de même que la ligne d'horizon et la profondeur, mais la ligne d'horizon bouge aussitôt que le point d'ancrage se déplace, le cadre aussi. Le principe de base demeure le foyer de la perception, que celle-ci soit visuelle, auditive, olfactive, tactile ou —pourquoi pas ?— gustative. Tout paysage littéraire s'arrime ainsi à un point d'ancrage, un point qui peut éventuellement se déplacer au cours de la description, et fait appel à un schème particulier. Il est impossible de s'interroger sur le paysage sans tenir compte du vécu, de l'expérience sensorielle, des émotions, bref de sa dimension phénoménologique, même si l'on s'intéresse au paysage écrit uniquement. Car ce dernier repose en partie sur l'acte de paysage qui se déclenche lors de l'interaction entre un sujet et son environnement, un acte dans lequel les filtres esthétiques et culturels revêtent autant d'importance que les formes et les couleurs des éléments physiques. Inversement, les lectures peuvent parfois devenir le socle des actes de paysage à venir, comme dans le cas des jeunes lecteurs, qui découvrent dans les romans des manières de « voir » le paysage. On connaît aussi l'exemple des villes ou des pays qui ont d'abord été rêvés au cours d'une lecture avant d'être « vus en vrai » et l'on sait à quel point il est difficile de se détacher de ce prisme lorsque l'on fait face à la réalité. Passons maintenant à une autre dimension de l'espace géométrique, la ligne, que j'aborderai sous l'angle du parcours.

---

<sup>41</sup> Voir mon article « Topographier : un acte essentiel pour comprendre l'espace romanesque », dans Audrey Camus et Rachel Bouvet, dir., *Topographies romanesques*, Rennes/Québec, PUR/PUQ, 2011, p. 79-91.

## **La deuxième dimension : la ligne tracée par le parcours des personnages**

Le héros est généralement le seul à transgresser les frontières, ainsi que le stipule Iuri Lotman dans *La sémiosphère*. Ce dernier considère en effet que le héros romanesque possède une plus grande marge de manœuvre que les autres personnages, dont les parcours restent confinés à l'intérieur de certaines limites<sup>42</sup>. La frontière est ici entendue comme ce qui sépare, tout en les unissant, plusieurs sémiosphères, ces espaces sémiotiques, ces structures spatio-temporelles nécessaires au fonctionnement des différents langages. Étudier les parcours des personnages revient à identifier toutes les lignes se croisant et s'entrecroisant sans cesse au cours d'un récit, que ce soit par la rencontre des différents intervenants, par le franchissement des lignes que sont les frontières, les rivages, les routes, par ces lignes de fuite aussi, qui apparaissent ici ou là le long des pages et qui permettent à la signification de se construire peu à peu.

## **La troisième dimension : la surface de la carte**

Le fait d'identifier certaines tensions entre les lieux, pour certains largement privilégiés tandis que d'autres demeurent impossibles à atteindre ou à percevoir, d'extrapoler une certaine forme d'organisation spatiale à partir de la présence d'éléments naturels tels qu'un fleuve, une mer, une montagne, une falaise, une forêt, une île, etc., de saisir de quelle manière les itinéraires des personnages se croisent ou s'éloignent, tout cela nous incite à élaborer une carte intime, qui se complexifie à mesure de notre avancée dans le texte. Si l'on peut se demander en regardant une carte quelle histoire elle peut bien raconter, à l'instar de Peter Turchi dans *Maps of imagination*<sup>43</sup>, on peut aussi, à l'inverse, se poser la question suivante : quelle carte ce texte dessine-t-il ? La carte implique une saisie globale de l'espace, une échelle qui pourra être celle du pays, du continent, des océans, de la planète, voire de la galaxie, mais aussi un mouvement de distanciation. Car le simple fait de situer un lieu en fonction des coordonnées géographiques habituelles fait intervenir une carte du monde, que nous avons tous en mémoire, de manière plus ou moins consciente, plus ou moins précise, mais dans tous les cas très subjective. La refiguration des lieux qui s'opère lors de la lecture met en branle une opération de cartographie mentale, au

---

<sup>42</sup> Lotman, *La sémiosphère*, *op. cit.* Au sujet de la frontière, voir aussi l'ouvrage de Pierre Jourde, *Géographies imaginaires. De quelques inventeurs de mondes au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, José Corti, 1991.

<sup>43</sup> Peter Turchi, *Maps of the Imagination. The Writer as Cartographer*, San Antonio (Texas), Trinity U. Press, 2004.

cours de laquelle se révèle la carte implicite du texte, ou du moins celle que l'interprétation a permis de construire.

### **La quatrième dimension : des volumes à habiter**

Pour comprendre la quatrième dimension spatiale, celle du volume, il importe de convoquer les réflexions sur l'habiter poétique tel que Heidegger l'envisage à partir d'un poème de Hölderlin, réflexions qui ont inspiré de nombreux géographes aussi bien en ce qui concerne l'habitat que les modes d'habiter et les pratiques des lieux. Dans son essai intitulé « Bâtir, habiter, penser », le philosophe allemand s'interroge sur la crise de l'habitation, provenant selon lui du fait que les hommes ne savent plus habiter le monde. Dans un autre essai, « ... L'homme habite en poète », il considère que la poésie est de l'ordre du *bâtir* (*du « faire habiter »*), en ceci que les mots du poète renvoient l'homme à la terre et lui donnent ainsi une manière harmonieuse d'habiter le monde. Si l'on considère que *l'habiter* est « le trait fondamental de l'être<sup>44</sup> », il semble que la question pourrait facilement être élargie à d'autres genres littéraires que la poésie. Il s'agirait autrement dit de relier littérature, géographie et architecture afin de se demander si le récit par exemple peut lui aussi être considéré sous l'angle du bâtir, du faire habiter. « Habiter est la manière dont les mortels sont sur terre<sup>45</sup> » : étant donné que les textes littéraires multiplient à loisir la diversité des manières d'habiter, il semble bien qu'il y ait là une richesse indéniable pour approfondir la réflexion sur le rapport de l'être au monde. On pourrait aussi revenir à l'étymologie de l'écologie, *oikos*, qui concerne justement la demeure, l'habitat propre à l'homme, pour s'interroger sur la nécessité de prendre soin de sa demeure, de son environnement.

Quatre principes et quatre dimensions : il pourrait y en avoir davantage, il pourrait y en avoir d'autres. Ce sont là quelques avenues possibles pour élaborer une approche géopoétique du texte littéraire, en ne perdant pas de vue le fait que l'analyse se nourrit autant des textes que du rapport que le critique noue avec la Terre, un rapport suscitant à la fois des élans de curiosité et de réflexion. Lecture subjective, donc, totalement assumée, de la part d'un être sensible à ces beautés fugaces qui émanent du rapport entre les mots et les choses, de la manière de lire et de

---

<sup>44</sup> Martin Heidegger, « Bâtir, habiter, penser », *Essais et conférences*, trad. A. Préau, Gallimard, 1958, p. 192.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 175.

dire, un être à la recherche, non pas d'une harmonie perdue avec le monde – la nostalgie n'a rien à faire ici –, mais d'une intensification du rapport au monde. Un lecteur ou une lectrice ne perdant jamais de vue le champ que constitue la géopoétique, un vaste champ de recherche et de création ouvert à toutes les disciplines, se nourrissant du partage des regards et des échanges intellectuels, un territoire dont les horizons restent largement ouverts.